

L'ALGÉRIE, LA FIN D'UN HÉROS

CAPITAINE GRAZIANI

En août 1955, **Jean Graziani** est affecté à l'Etat-Major du général Cogy à Rabat.

Un jour, il est au mess des officiers et voit venir vers lui, la main tendue, G... officier prisonnier du camp n°1, mais surtout ancien partisan communiste, libéré rapidement du camp pour bonne conduite, c'est-à-dire pour avoir lâchement "mouchardé" ses camarades. Graziani le saisit par le col et le jette dehors, à travers une fenêtre. Quinze jours d'arrêt qui ne l'empêchent heureusement pas d'être promu capitaine peu après.

"Cela m'a soulagé" dira-t-il ensuite.

En janvier 1957, il décroche enfin sa mutation au 2^e Bureau de la 10^e DP à Alger, adjoint du commandant Lemire, en pleine bataille. Graziani doit centraliser les informations venant des régiments qui quadrillent la ville, interroger les suspects et exploiter rapidement les renseignements pour éviter d'autres attentats.

Le 9 avril à l'aube, une patrouille arrête une jeune fille de 21 ans, **Djamila Bouired**, une poseuse de bombes, blessée au cours de sa tentative de fuite par son chef, **Yassef Saadi**, qui voulait éviter qu'elle ne parle. Transportée, à l'Hôpital Maillot, elle est ensuite interrogée par le capitaine Graziani. Elle l'injurie, il lui répond par une paire de gifles bien appliquées. Puis leur relation s'améliore jusqu'à atteindre une certaine ambiguïté. Est-ce le charme naturel de Graziani qui opère sur la jeune fille ? Toujours est-il que c'est à lui seul qu'elle livre l'adresse d'une cache contenant 13 bombes, 23 pistolets ou revolvers, des détonateurs et du matériel divers.

Le 13 mai 1958, la population d'Alger se révolte. Le capitaine Graziani se rend au bâtiment du Gouvernement Général (GG) avec le général Massu. Il y retrouve les capitaines Léger et Planet fort occupés à tenter de refouler des manifestants qui s'en prennent au matériel. Le général Massu le charge

d'éloigner Maître Biaggi qui veut organiser le retour de Jacques Soustelle à Alger.

Le célèbre avocat se retrouve ainsi dans un avion en partance pour le Sahara. Le 4 juin, le général De Gaulle (l'homme... qui a fait la guerre dans un hôtel particulier à Londres...) arrive à son tour à Alger qui l'ovationne. Il est accompagné de deux ministres, Louis Jacquinot et Max Lejeune, qui avaient déjà été ministres sous la IV^e République et dont l'un porte le titre de ministre du Sahara. "un ministre du Sahara, pourquoi pas un ministre de la Bretagne ou de la Corse" tonne Graziani en se précipitant sur eux. Malgré leurs protestations, ils se retrouvent enfermés à double tour dans un bureau, ce qui les empêche de parader sur le balcon du GG aux côtés du général. Quand De Gaulle s'en aperçoit, il le reproche vertement à Massu qui gronde à son tour sur tout subordonné à sa portée. Mais Graziani s'en est déjà allé ... Au mois de juillet, il est affecté au **6^oRPC**, sous les ordres du **colonel Ducasse** bien connu en Indochine et qui lui doit la vie. Ce dernier lui confie la 4^e Compagnie. "Criquet", son nom de code dans les SAS, très vite sait se faire adorer de ses hommes.

En Octobre 1958, il est blessé par un éclat de grenade à la poitrine lors d'une opération à Paestro. Hospitalisé à Tizi-Ouzou, il quitte l'hôpital "à l'anglaise", laissant un mot au médecin et chargeant son ami Oudinet d'envoyer des fleurs à l'infirmière.

Participant à l'opération "**Kabylie 16**", le **6^oRCP** accroche le **6 janvier 1959** trois katibas d'**Amirouche** et un commando zônal.

Vers 15 heures, 600 fells lancent l'assaut pour trouver une sortie. Ils se heurtent à la 4^e compagnie dans un furieux corps à corps. Graziani en tête de ses hommes tombe touché d'une rafale de PM au foie. On l'évacue par hélicoptère sur Tizi-Ouzou. Avant d'être embarqué, il confie à son adjudant de compagnie sa montre Breguet et un P 08 pour les remettre à son vieil ami Planet. Prémonition ? Mal remis de sa blessure à la poitrine et cruellement touché, le capitaine Graziani meurt le lendemain.

Ses obsèques auront lieu en présence de sa femme, de sa fille, des généraux Allard et Massu, du colonel Ducasse et de nombreux compagnons d'armes. Dans cette opération, les fells ont laissé près de 300 cadavres et

plus de 100 armes sur le terrain, mais le 6è RPC a eu 21 tués et 32 blessés. Au moment de l'élévation, le **colonel Romain-Desfossés** prend la parole pour un dernier adieu :

"Salut enfin au capitaine Graziani. Héros au sens propre du mot. Violent, ardent, passionné, sans détour et sans calcul, parfois excessif, toujours droit, cherchant sans cesse à reculer les limites de ce qu'on peut exiger de soi-même. Il est un symbole, le symbole de cette jeunesse qui a la foi, le symbole de ces jeunes capitaines qui sont le symbole de notre armée".

Le capitaine Jean Graziani fut élevé au grade d'Officier de la Légion d'honneur à titre posthume. Il était titulaire de sept citations.

En 1988, on vit une promotion "Graziani" à Saint-Cyr.

Même si les temps ont changé, même si à l'heure actuelle un capitaine Graziani ne pourrait plus faire carrière dans l'armée, les jeunes officiers doivent s'inspirer de son courage à toute épreuve, de sa noblesse de coeur et de son esprit d'abnégation.

Jean-Claude Sanchez



L'ECHO D'ALGER

Le plus fort tirage de l'Afrique du Nord

ALGER : 20, rue de la Liberté. Tél. 373-80 à 85 - PARIS : 2, rue Chauchat - C.C.P. 19-25 Alger

VENDREDI
11
AVRIL
47^e Année
Publiée à
TAM-Parcels
3, avenue
Pasteur
Alger
C.C.P. 144 - 19
Tél. : 488-85
à 488-87

1958

LES RÉVÉLATIONS DU CAPITAINE GRAZIANI :

“Trois paires de gifles et Djemila Bouhired la “Jeanne d’Arc” du F.L.N., m’a tout dévoilé même ce que je ne lui demandais pas... Elle m’a livré tout le “réseau bombes”, l’“héroïne!”

Le lendemain, le capitaine Grazianni est venu me voir dans ma chambre. Petit, vil, le visage ouvert, il me parait très franc, très sincère. D'origine arabe, il est né en Afrique du Nord. Il a été longtemps en Indochine et il en a gardé la nostalgie. Il fut quatre ans prisonnier des Vietnamiens, il a ses tortures, il a quattu même gardé pour ses administrateurs une certaine estime.

Le capitaine Grazianni a appartenu aux Forces Françaises Libres. Il est titulaire de six citations et de « la lettre rouge », cette légion d'honneur qui ne se donne que sur les champs de bataille.

Je lui dis :

« Djemila Bouhired, seule d'ailleurs de toutes ses compagnes, vous a accusé publiquement de l'avoir torturé, de vous être servi de la torture pour la faire parler... »

— ELLE M'ACCUSE DE L'AVOIR TORTURÉ ! LA PAUVRE FILLE SE RAFFOUCHE DÉSPÉRÉMENT À CETTE AFFAIRE DE TORTURE. LA RAISON EN EST BIEN SIMPLE ET PRÉVOYABLE : DJEMILA BOUHIRED, APRÈS TROIS PAIRES DE GIFLES, A COMMENCÉ À PARLER, PUIS ELLE A CONTINUÉ PAR VANITÉ, BESSON DE SE DONNER DE L'IMPORTANCE. ELLE M'A MÊME DÉVOILÉ DES CHOSSES QUE JE NE LUI DEMANDAIS PAS.

« DJEMILA BOUHIRED, DONT ON SE FAIT UN MYTHE, A ÉTÉ TOUTE SON PREMIER INTERROGATOIRE « RÉSEAU BOMBES ». C'EST À CAUSE D'ELLE, TROIS PAIRES DE GIFLES ET ELLE A ÉTÉ MISE À TABLE L'HÉROÏNE ! »

« Voici les faits que, sur mon honneur de soldat, je révisé rigoureusement chaque chose pour les Français, j'affirme être rigoureusement exacts :

« Djemila Bouhired n'a jamais été torturé. La torture, je sais ce que c'est, j'ai été quatre ans prisonnier des Vietnamiens, trois fois j'ai essuyé de Krappler et, en représailles, je n'ai rien fait pour eux, mais j'ai été torturé sans être sans manquer... et il y avait du plaisir.

« Le 11 avril 1957, Djemila Bouhired, âgée de quinze ans, est arrivée à l'hôtel Majestic pour la première fois. Elle était venue au cours de sa capture, et gardée à la disposition des militaires, installée dans une chambre à l'hôtel, dans un immeuble que nous occupions.

« Sa détention, que elle dans l'annuaire, lui avait été faite non par nos hommes, mais par Yacéf Saâdi, un All-Ja-Franco, qui arrivait versé par sa détermination à l'usage des soldats de mitrailleuse.

« Dans la cour, avec leurs jeep. Aussitôt que nous avions un nom et une adresse, une équipe était en train de revenir aussitôt avec ce qu'elle avait ramassé sur place.

« Djemila se doutait bien que les deux chefs du C.C.F. avaient déposé. Mais elle était sur la voie. Elle commençait à parler, il ne fallait plus que je la frappe. Je lui donnais des coups, elle s'y prenait, elle se contrôlait. À 2 heures du matin, elle me donnait la retraite, jus du Nil, où devaient se trouver Ali-Poliz, Zorah Drif et Hachem.

« J'en étais parti.

« J'ai continué à l'interroger et, le lendemain matin, elle me donnait la rache de la rue du Spirex, d'ou le petit état-major de Yacéf était parti lorsqu'elle avait été blessée.

« FINALEMMENT, ELLE ME DONNA CETTE ADRESSE : 11, RUE PORT-NEUVE.

« Le premier jour, l'interrogatoire s'était déroulé en présence seulement de deux sous-officiers. Mais, par la suite, je n'étais plus assisté d'officiers de la police judiciaire.

« À 11, RUE PORT-NEUVE, NOUS AVONS TROUVÉ 12 BOMBES, 11 REVOLVERS, 10 POISSONARDS, DES DOCUMENTS DE TOUTES SORTES, UN DRAPEAU F.L.N., DE LA GUY-CERNE POLI, FAISE DE LA NITRO, DES MUNITIONS... etc.

« J'ai dit à Djemila que nous n'avions rien trouvé, que nous nous méfions et je lui ai peut-être promis alors de la découper en tranches de sautons ou des faits de sa chair à pâtir.

« ELLE ME DONNE UNE NOUVELLE

conscience. C'était le frère d'Hachem Réda, l'homme des bombes, j'insiste et, encore une fois, je la frappe.

« ELLE M'AVOUE Soudain QUE C'EST ELLE QUI A DÉPOSÉ LA BOMBE DE LA RUE MICHEL ET ELLE PRÉCISE BIEN, LA MALADROITE : « LA BOMBE QUI N'A PAS FAIT DE VICTIME ». JE SENS QU'IL Y A AUTRE CHOSE, JE LA MURMURE ENCORE ET JE LA GEFLE À NOUVEAU. ALORS, ELLE ME LACHE :

« C'EST MOI QUI AI POSÉ LA BOMBE DU « COG-HARDI ». CES DEUX BOMBES M'ONT ÉTÉ RE-MISES PAR DJEMILA BOUHIRED.

« Djemila Bouhired, comme on l'a prétendu, n'a jamais été torturée, un seul instant. Si elle a donné la folie, c'est bien qu'elle lui avait dit de le faire. Elle venait trop de films américains, elle en était intoxiquée ; on la travaillait cette jeune petite sotte de devenir une héroïne de cinéma.

« Voici comment elle fut recrutée. Elle avait demandé à son fiancé de lui « quelques choses de plus sérieuses ». Celui-ci, un beau petit sautoir, en avait parlé à Yacéf Saâdi. Yacéf, intéressé, avait envoyé pour la contacter à la suite de son travail, Djemila Bouhired, qui se faisait appeler pour la circonstance Hachem, et Zorah Drif. Ce fut Djemila Bouhired qui proposa à Bouhired de poser des bombes et, sur ce point, elle accepta. Zorah lui dit alors :

« J'aurai ton courage ; moi, une chose assume ça, je ne pourrais pas la faire ».

« Tout ce que je viens de dire, je suis prêt à le prouver devant elle et je suis prêt à me battre avec elle. Je me bats, je demande même à être confronté publiquement avec Djemila Bouhired, la petite fautive que si elle se veut maintenant faire passer un rôle bien au-dessus de ses moyens.

« Encore une fois, je suis le dit, sur mon honneur, jamais Djemila Bouhired n'a été torturée... »

C'est sur ces mots que le capitaine Grazianni termina ses révélations.

Jean LARTÉGUY.



Dans quelques jours vous pourrez lire dans L'ECHO D'ALGER d'autres révélations extraordinaires